

# Matthias Bitzer

## Caligothek

Feb 24 — Mar 30, 2024 | Paris, Turenne (Front Space)

« *Mais l'humidité arrive et je dois rentrer. Le brouillard de la mémoire se lève.* »

-Emily Dickinson

Almine Rech a le plaisir d'annoncer *Caligothek*, septième exposition solo de Matthias Bitzer à la galerie, inspirée par le mot latin *caligo* évoquant le brouillard, la brume ou l'obscurcissement de la vue. Elle regroupe une intervention in-situ en façade de la rue de Turenne ainsi qu'une série de peintures dynamiques à double face. Le titre de l'exposition fait allusion à la nature insaisissable de la perception, quand le moment présent reste empreint d'ambiguïté ; il invite le regardeur à s'interrompre pour réfléchir à ce qui se trouve au-delà.

L'extérieur de la galerie est métamorphosé par une galaxie graphique de rayures vives, de teinte et d'épaisseur variable. L'intervention déstabilisante de Bitzer rappelle les spectaculaires motifs du camouflage disruptif employé sur les navires de guerre au début du 20<sup>e</sup> siècle. Contrairement au camouflage classique, cette peinture « razzle dazzle » ne servait pas à dissimuler, mais plutôt à embrouiller en compliquant la détermination de la vitesse relative ou de la position d'un objet. De même, l'œuvre *in-situ* de Bitzer transforme la façade de la galerie en seuil séparant monde extérieur et espace intérieur de contemplation, d'absorption et de diffusion où rien n'est tout à fait ce qu'il paraît. En pénétrant dans la galerie, le visiteur découvre une série d'œuvres abstraites aux dimensions plus intimes, aplats de couleurs lumineuses lovés dans des cadres articulés. Le verso de chaque œuvre révèle une autre peinture, apparemment sans rapport, qui se reflète dans un miroir intégré au dos du cadre. Visages fantomatiques, formes abstraites et objets délicats créent une sensation de submersion, une image insaisissable infusée de strates de temporalité.

Bitzer décrit le processus de création de ces œuvres comme une sorte de « coïncidence contrôlée ». Il commence chaque tableau à plat, en versant des couleurs pour aérographe directement sur une toile humide, puis les fait bouger au fur et à mesure qu'elles se répandent sur la toile, la traversant parfois de part en part. C'est ainsi qu'émergent deux peintures distinctes de part et d'autre d'une même surface ; elles se développent progressivement, en dialogue l'une avec l'autre. Ce mode de travail en boucle infinie se prolonge dans l'expérience du regardeur qui prend la forme d'un va-et-vient constant entre le visible et le caché. Comme dans la célèbre expérience de pensée de Schrödinger - où un chat est à la fois vivant et mort, jusqu'à ce qu'on puisse l'observer - les toiles de Bitzer nous poussent à questionner nos perceptions en acceptant leur ambiguïté inhérente. Son travail cultive un espace qui tend un miroir embué à notre conscience - enchevêtrement spontané, organique, malléable, infini, simultané et en constante expansion de perceptions et de sensations. Telle est, comme l'écrit Jean Tardieu, « la récompense du peintre [...] : superposer les champs de la saveur visible, ordonner la mesure inégale des surfaces, l'une devant l'autre saisies à des distances variables, afin que l'espace les distribue et que le temps les pénètre, mais sans hâte, ainsi qu'il sied à la permanence heureuse des images. »

— Jesi Khadivi